

# Jean Pierre Ceton

écrivain

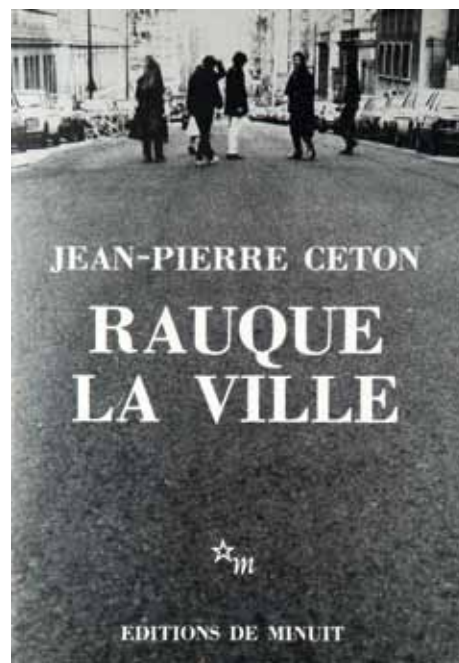


© Jacquie Gz

Écrire son corps, se sentir lesté, ou bien chercher fureusement à décrypter son époque, Jean Pierre Ceton «ne fait qu'écrire et vivre».

Il est notamment l'auteur de *Rauque la ville*, *La Suive*, *La Fiction d'Emmedée*, *Les Voyageurs modèles*, *Petit homme chéri* et *Le pont d'Algeciras*.

Depuis les années 2000, il écrit régulièrement sur son site internet [www.jeanpierreceton.com](http://www.jeanpierreceton.com) et anime en outre la revue en ligne [www.lettreaulecteur.com](http://www.lettreaulecteur.com)



...La petite Magga dit: je suis triste, j'aimais ce grand-père.  
Moi je suis là et je suis triste. Et je ris. Je ris très fort, je suis triste de la mort.  
La petite Magga dit: j'aimais ce grand-père. Elle répète cette phrase, toujours cette phrase. Elle se répète. La foule est assez dispersée. On entend des toussotements et de nombreux frappings de pieds. Les gens ne semblent pas très bien comprendre ou ne pas très bien entendre.  
Je ris grandement, je suis triste.  
La petite Magga parle fort, à voix très haute. Elle scande différents énoncés, très déliés, très rythmés. En succession. Elle dit: je ne veux pas le grand-père mort – je refuse sa mort, je ne veux pas de la mort – je réfute la mort, je ne veux pas le temps de la mort – je rejette le deuil, qu'on enterre ce corps – qu'on enterre ce corps...  
Les gens ne semblent pas agréer. A part quelques-uns peut-être, peut-être quelques-uns. Des gens remuent, se rapprochent de la petite Magga. Quelqu'un a crié: elle a pas l'air d'ben aimer son gra'and-père. La petite Magga parle encore, et très fort, elle a l'air triste.  
La foule s'est resserrée, rassemblée.  
Je ris. Sans doute je ris. La petite Magga est drôle, je l'aime bien...

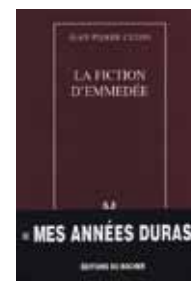
extrait de *Le reste des jours*,  
premier texte de fiction, écrit dans *Le Perche*.

... Il m'apparaissait d'ailleurs depuis ces bois perdus que les échanges de regards s'étaient beaucoup développés dans les villes, que de plus en plus les gens se regardaient librement, se reliaient et se parlaient avec les yeux au-delà des interdits d'une autre époque où ça ne se faisait pas de regarder dans les yeux, les chefs, les anciens, les femmes ou les hommes selon...  
Et même que les gens échangeaient parfois dans l'instant une forme d'amour, qu'ils vivaient ainsi de vraies passions courtes, le plus souvent sans suite. Des sortes d'histoires immatérielles, heureusement non détectables ni comptabilisables, statistiquement non décelées...  
Voilà, j'étais en train de discuter dans ma tête avec la fille de Juillet... C'est avec elle que je m'étais mis à parler des regards, converser, échanger, commencer à se connaître...  
Je me suis sauvé quelques jours, j'ai cru malin de décider ça.  
Il se trouve que j'avais prévu plusieurs plans de remplacement, auxquels j'avais eu le temps de penser durant mes soirées solitaires, dans l'éventualité où je n'aurais plus supporté la solitude des bois du «Loup perdu».  
Ç'avait été en effet une de mes occupations les plus assidues de mes premières soirées que de réfléchir à ce que j'aurais pu faire au cas où j'aurais voulu m'enfuir de cette cabane.  
Il y avait notamment le projet de remonter la rivière locale, puis l'Orne dans laquelle elle se jetait, pour arriver ensuite jusqu'à la mer. C'est à dire en empruntant les routes et chemins longeant au plus près le cours de l'eau. Bien sûr ce n'était pas un projet complètement facile à réaliser en voiture. Dans nos années bientôt 2010, ce serait tout simplement mal venu, étant donné la nécessité de limiter les émissions de dioxyde de carbone...  
Au cas où cela ne m'aurait pas suffi, j'étais décidé à me déplacer jusqu'en Bavière, afin d'expérimenter les parcours nocturnes du roi Louis II et sa manière de rechercher la consolation, quand même il s'agissait surtout pour lui d'oublier ses maux de dents qui le faisaient horriblement souffrir, vieilles histoires.  
De fait, j'ai renoncé à rendre visite à des amis qui habitaient une tour médiévale en Bourgogne alors que j'en avais largement pris le chemin. Et je me suis contenté d'un grand circuit de routes secondaires et puis vicinales à travers les forêts du Perche...

Extrait de *Le petit roman de juillet*  
(en feuilleton sur le web en mai et juin 2009)

Cette malle, je croyais en connaître le contenu de trucs hétéroclites qui ne m'intéressaient aucunement. Sans doute m'était-elle trop familière, à force de l'avoir vue depuis toujours dans les différentes maisons où nous avons habité. Généralement rangée dans les combles ou dans une chambre de réserve.  
Sans la voir, en réalité, je l'ai compris quand je me suis mis à la vider. Et que du fond j'en ai extrait un paquet enveloppé d'un tissu rêche dans lequel se trouvait un vieil album de cartes postales datant du début du XXe siècle.  
À peine la surprise de cette découverte passée que l'émotion m'a envahi, comme à la suite d'une autre découverte faite des années auparavant. C'était un jour où j'avais presque fini d'inventorier les caves d'une nouvelle demeure en compagnie de ma mère. Il nous restait encore à dégager un amas de meubles plus ou moins disloqués avant d'atteindre un pan de mur sur lequel, je l'avais remarquée, était posée une porte, sans savoir où elle aurait mené et vers quoi? Jusqu'à enfin y parvenir, la retourner et comprendre, en apercevant ma personne de toute sa hauteur physique, que ce n'était pas une porte mais un grand miroir dont le tain était intact.  
Un rapide examen de l'album m'indiquait qu'il s'agissait de correspondances échangées entre mes grands-parents durant la guerre de 1914-1918, ère chrétienne. Il y avait donc là une possibilité de connaître un peu ces ancêtres, du côté de mon père, que pour la plupart je n'avais jamais connus, à vrai dire que je n'aurais pas pu connaître, techniquement impossible.  
Aussitôt je me suis vu partir à la recherche d'un passé m'appartenant sans que je l'aie soupçonné, alors que j'avais toujours privilégié la perspective de m'orienter exclusivement vers l'avenir pour fonder mon identité.

incipit *Petit homme chéri*



«J'ai dû traverser ce salon pendant cette fête quand ils tournaient autour d'elle, Aimée-Sophie, et qu'elle sans le savoir elle cherchait quelqu'un pour cette nuit-là aimer, mais on parlait trop dans cette fête, elle a dû repartir dans la nuit.»

Marguerite Duras

Collection *Outside*, dirigée par Marguerite Duras: «je voudrais bien avec cette collection que revienne la lecture illimitée, celle qui ne s'arrête pas avec la fin du livre.»

verso du livre *Rapt d'Amour*

«L'écriture comme invention du monde»  
Jean Pierre Ceton

C'est d'abord un rêve absurde, comme beaucoup de rêves, dans lequel les gens vivent dans des immeubles qui ressemblent à des lits superposés.  
Ils se trouvent là sous la coupe d'un haut-parleur qui les bombarde d'informations auxquelles ils essaient souvent d'échapper, ou l'inverse quand ils ne les captent plus.  
Puis le rêve vire au cauchemar tant le flux implacable des informations place les personnages de ce roman un peu loufoque dans un espace trop vaste pour eux.  
Une sorte de fable sur notre monde contemporain se construit alors sur le chemin de la drôlerie humaine, à l'image du narrateur amoureux qui est plutôt heureux de vivre dans un monde apparemment horrible...  
Sans doute parce qu'il ne parvient pas toujours à distinguer les vraies nouvelles de celles qu'il a rêvées.

postface *Le pont d'Algeciras*

Mon nom est Aimé Victorin, cela a toujours été. Il fallait s'y faire et je m'y suis fait. C'est que toujours j'ai eu le sentiment d'avoir un drôle de destin. Sans cependant n'avoir jamais donné la moindre importance à ce vieux concept que sûrement je percevais comme un simple précipité d'années et d'évènements, même si j'avais conscience qu'il pouvait être très agissant.

incipit *La Suive*

«Comme dans les anciens romans, au début, on croirait presque un monologue. L'homme seul parle, puis sa parole se divise, bifurque, étrangement entée à la parole de l'autre, des autres. Et voici que sous vos yeux, lectrice, lecteur, se forme, littéralement, le roman; vous assistez à sa naissance. Un peu comme dans *Le roman de la Rose* entre la partie écrite par Guillaume de Lorris et celle de Jean de Meung, pourquoi je parlais de romans anciens. Ainsi, Jean Pierre Ceton attrape-t-il la modernité où nous sommes, et on pourrait dire qu'il nous la donne à lire. Car, inventant réalistement une nouvelle forme de roman, il nous pose cette question: Aimez-vous votre époque?»

Mathieu Bénézet  
A propos de *Les Voyageurs Modèles*